

Création littéraire

*Les ateliers de français sont l'occasion de jouer avec les mots.
Des jeux auxquels se prêtent volontiers les participant·e·s.*

JEU 1 - Tirage de la lettre A. Rédiger une phrase avec un maximum de mots commençant par A.

- *J'ai toujours admiré les femmes qui ont eu le courage de dire ou de faire ce qu'elles avaient envie d'accomplir. (Denise)*
- *Angèle, avocate de métier, appréhende beaucoup de montrer son apnée lorsqu'elle ira en Alberta, voir l'apiculteur. (Lucille)*
- *Annette abandonne son manuel. Avec son arthrose, elle n'arrive plus à le tenir. (Roseline)*
- *Amélie aime manger des avocats et arrive d'Allemagne. (Lise)*
- *L'aviateur d'Angleterre aime les asperges malgré son angine. (Gaétane)*
- *Albertine apprécie l'ananas apporté par l'apiculteur d'Amos, afin d'atténuer son amygdalite.*
- *Agathe ajoute des amandes à son dessert car elle les adore. (Roseline)*
- *L'auteur Alain abuse de son travail car il fait beaucoup d'anémie même s'il mange des amandes venues d'Argentine. (Lucille)*
- *Albertine a avorté à Amos, accompagnée de son amie Alida. (Roseline)*

JEU 2 - Tirage de la lettre R. Trouver des mots de différentes catégories (prénom, adjectif, verbe, lieu, etc.). Rédiger une phrase avec les mots trouvés.

- *Le gentil Robin enjoué porte royalement une redingote et va rouler vers Roberval, après le temps des récoltes.*
- *La jolie robe rouge de Raymonde renverse royalement Richard, à leur sortie régulière au restaurant.*
 - *La robe bleue a été achetée pour sa beauté par Réjeanne, afin d'aller prochainement en voyage à Rome.*
- *Depuis les vacances, grâce à la rénovation, la roulette magique a étourdi spontanément tous les enfants dans la cour de récréation.*
- *La provocante robe rouge de Raymonde renverse régulièrement ses collègues masculins durant le Ramadan annuel.*

JEU 3 - Trouver des mots se terminant par le son -age. Rédiger une phrase avec les mots trouvés. Puis développer la phrase en ajoutant un complément de temps, un adjectif et un adverbe.

- *Les mamans perfectionnistes aiment parfois énormément faire le grand ménage du printemps.*
- *À mon âge, j'envisage de plus en plus d'engager une personne fiable pour faire le grand ménage.*
- *À mon âge, j'envisage de moins en moins de faire le grand ménage de ma maison, mais j'adore que tout reluise.*
- *Dans le jardin luxuriant, fraîchement ensemencé, il ne faut pas oublier le sarclage et l'arrosage hebdomadaires, pour avoir de quoi cuisiner de bons potages à l'automne.*
- *Me promenant en chantant tout bonnement dans mon petit village, j'ai entendu le ramage des magnifiques oiseaux qui gazouillaient.*

JEU 4 - Tirage de la lettre L. Rédiger une phrase avec un maximum de mots commençant par L.

- *Ludivine, qui aime l'hiver, se recouvre de sa liseuse en mangeant lentement des litchis. (Marie Perle)*
- *À l'aube, j'ai emmailloté mon bébé, dans un lange tricoté à la main. (Denise)*
- *La lune noire est une période qui favorise le sommeil. (Denise)*
- *L'automne, Lucie et Louis laissent pousser la lavande avec le lierre plutôt laid. (Gaétane)*
- *Lucie lave sa liseuse dans une eau à la lavande. (Roseline)*
- *L'hiver, Louis a toujours des lingettes pour essuyer ses lunettes car il aime lire. (Lise)*
- *Laurent louange toujours sa mère lorsqu'il reçoit ses lainages pour l'automne. (Lucille)*

Même consigne avec le tirage de la lettre T.

- *En période de tempête, la tuque est toujours de mise. (Denise)*
- *Théodore a changé sa tuque, aime les tomates et turlute pendant la tempête. (Lise)*

JEU 5 - Scrabble d'équipe, tirage de 7 lettres : A-S-U-K-E-T-B. Lister des mots de 2 à 7 lettres. Rédiger une phrase avec, au minimum, un mot de chaque liste, puis une autre, absurde.

- *Dominique aime faire du skate et joue au basket. Souvent, elle danse le ska en bas. (Lise)*
- *Thérèse but la bonne eau en jouant au basket. (Roseline)*
- *En vacances, elle danse le ska en buvant du saké. (Denise)*
- *Richard sue beaucoup lorsqu'il joue du tuba. (Lucille)*
- *Jocelyne a sauté dans l'eau avec ses baskets, en jouant du tuba. (Marie Perle).*
- *Ginette arbore son beau buste fièrement. (Roseline)*
- *À l'aube, chaussant ses belles baskets, Aline a bu de l'eau, en prenant le bus, avec son tuba en tek et son skate usé.*
- *Eau et saké font un mélange qui fait danser le ska.*
- *Boire trop de saké rend l'esprit absurde.*
- *Lise sue beaucoup lorsqu'elle danse, à cause de son buste abondant.*
- *Au basket, Adrien tue le sot avec de l'eau usée.*
- *Léon a pris le bus sur son skate et son seau.*

JEU 6 - Écriture automatique. Répondre sans réfléchir, aux mots demandés, puis rédiger une phrase avec les mots trouvés.

Dans l'exemple suivant, les mots demandés ont été :

- un moment
- un objectif
- un lieu
- un sentiment
- une raison
- une personne
- une cause
- une conséquence
- une action
- un état (émotion)

* À mon premier voyage en avion, avec mes deux filles, j'avais eu si peur de mourir subitement, mais une joie amusante et paisible m'envahit et je retrouvai une gratitude envers la vie. (Lucille)

* Ce matin, j'ai marché avec joie jusqu'à l'épicerie, en compagnie de ma voisine, afin d'acheter un gâteau pour le souper anniversaire de ma grand-mère, à laquelle je pense avec gratitude. (Gaétane)

* Le jour de son accouchement, maman a eu une grande joie d'apprendre qu'elle aurait des jumelles. Elle a eu une grande joie, car elle aime ses enfants. (Lise)

* La joie d'avoir des enfants justifie les moments difficiles de l'accouchement. La conséquence d'une grande tristesse est le deuil de ma fille. (Denise)

* Lors de mon premier voyage en avion, j'étais tellement contente ! Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire, à la pensée de m'amuser, surtout magasiner, tout en étant raisonnable. (Marie Perle)

* Ce matin, j'ai eu un moment de quiétude en pensant que j'ai quand même réussi ma vie. J'ai une maison, je me sens heureuse, j'ai le bonheur facile; mes enfants et ma famille me rendent heureuse. Marcher est une action que je ne fais pas assez, je l'avoue. J'ai de la gratitude envers les aidants-naturels. (Roseline)



À VOUS DE JOUER !

Pourquoi ne pas profiter de l'été pour jouer seul(e), en famille ou avec des ami(e)s ?

En reprenant les idées de jeu proposées en atelier, osez vous laisser aller à un peu de créativité. Cela fait souvent sourire et toujours du bien. Et mine de rien, cela entretient les méninges !

À vous de choisir les consignes. Prenez un crayon, un bout de papier, et c'est parti.

Si vous le souhaitez, Le Journal des étudiants sera heureux de recevoir vos créations et vos articles pour sa prochaine édition.

info@formationcapme.org



www.formationcapme.org
450-889-1912

Pensées

Allez aussi loin que vous pouvez voir et vous verrez encore plus loin.

La vie est une expérience. Plus on vit d'expériences, plus on s'enrichit.

Quoi que tu veuilles faire, fais-le maintenant. Il n'y a pas tant de lendemains.

Le secret pour avancer, c'est de commencer.

Le passé n'a aucun pouvoir sur le moment présent.

Le bonheur se faufile souvent par une porte qu'on ignorait avoir laissée ouverte.

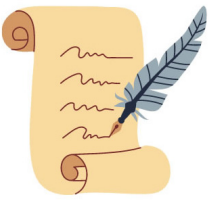
La différence entre gagner et perdre réside souvent dans le refus d'abandonner.

Si vous voulez que la lumière entre dans votre vie, vous devez vous tenir là où elle brille.

Ce ne sont pas les montagnes à gravir qui vous épuisent, c'est le petit caillou dans votre chaussure.

Roseline

Atelier de français.



Création littéraire

En plus de promouvoir le CAPME, d'animer la page Facebook du centre, et de répondre aux demandes de ses collègues, Mathieu Ferland écrit. Des nouvelles (jusqu'ici), à la réalité étrange ou étonnement réelles, tout est une question de point de vue. À vous de lire et d'en décider.

Le Prisonnier

Les voix demeurent confuses à mes oreilles. Une cacophonie de sons inaudibles qui m'étourdit alors que mes yeux refusent de s'ouvrir complètement.

- Je n'ai jamais vu une crise d'une telle ampleur, fait une voix masculine, surveillez ses signes vitaux aux trente minutes et contactez le docteur Roberge, je veux son opinion sur le sujet.

J'entends une infirmière répondre quelque chose que je n'entends qu'à moitié. J'ouvre enfin les yeux pour constater que je suis dans une petite chambre d'hôpital. Je reconnais la salle des soins intensifs de Joliette. J'essaie de lever la main pour attirer l'attention de l'infirmière mais j'en suis incapable. Mon bras demeure sur le matelas, je n'ai aucune force pour le lever d'un millimètre. Je sens également que malgré le masque à oxygène, je serais incapable de parler. Je sens mes jambes raides et tendues, le son du moniteur cardiaque me rend déjà fou et je suis éveillé depuis moins de trente secondes. J'essaie de me rappeler ce qui m'a conduit ici. Comment ai-je pu aboutir ici et surtout dans cet état?

Mes souvenirs sont confus et s'entremêlent dans une fricacée d'images insensées. Le dernier souvenir clair dont je dispose est celui où je préparais le souper en attendant la visite de mon frère et de sa nouvelle copine.

- Comment il va?

Je reconnais la voix de mon père, teintée d'une inquiétude à laquelle je ne suis pas habitué. Du coin de l'œil, j'aperçois ma mère qui pleure sans arrêt.

- Nous attendons encore les premiers résultats, Mr. Landry, répond le médecin, mais ça n'augure pas très bien. Nous avons des hypothèses mais il reste encore des vérifications à faire.

- Quel genre d'hypothèses? C'est pas le cancer toujours?

- Non M. Landry (le médecin prend une pause),

selon les symptômes démontrés par votre fils, on pense à la maladie de Charcot, ce qui est pire que le cancer dans un sens. Ça expliquerait ses difficultés respiratoires, ses importantes raideurs musculaires et pourquoi il est incapable d'avaler. importantes raideurs musculaires et pourquoi il est incapable d'avaler.

Le reste des explications se perdent dans le maelstrom causé par les médicaments qu'ils m'ont administrés. Je tombe endormi en quelques secondes. Endormi est un mot au sens très large, mon sommeil ressemble plus à une hibernation sans rêve, une pause de ma vie, noire et vide de tout repos. Je me « réveille » quelques heures plus tard, du moins je le crois. Impossible d'avoir la moindre notion du temps, surtout quand l'horloge de ma chambre se trouve à 90 degrés sur ma gauche et que je suis incapable de même tourner la tête. En fait, même cligner des yeux me semble être une véritable épreuve de force. Mes bras, mes jambes, tous mes membres semblent peser des tonnes. Je suis branché de partout en plus d'être désormais intubé pour m'aider à respirer, je me sens comme si un poids lourd m'était rentré dedans, avait ensuite mis la marche arrière pour reprendre son élan avant de me foncer dessus une seconde fois. J'entends quelqu'un renifler puis se moucher sur ma droite, bien entendu je ne peux pas voir qui c'est, mais au son je suis persuadé que c'est ma mère, qui ne s'aperçoit pas que j'ai réussi à ouvrir les yeux. Finalement une infirmière entre dans ma chambre et vérifie mes appareils et me fait une injection. Elle prend le temps de me regarder et constate que j'ai les yeux ouverts. J'ai l'impression d'être saoul tout à coup, sans doute le médicament qu'elle m'a injecté fait-il déjà son œuvre. Je retourne dans les limbes noirs.

Mon réveil n'est guère mieux que le précédent. Les lumières sont tamisées, je ne perçois que le ronflement monotone des appareils qui me maintiennent en vie.

C'est là que je l'aperçois pour la première fois. Il se tient dans l'embrasure de la porte. Sur le coup je le prends pour un médecin en fin de quart de travail. Il porte un costume noir très chic, une chemise blanche impeccable, une cravate parfaitement nouée, mais je ne distingue pas assez son visage, qui semble flou. Je comprends que ce n'est pas un tour que me jouent mes yeux, la peau de son visage semble trois fois trop grande pour sa boîte crânienne. Ses yeux sont noirs et cernés, comme s'il n'avait pas dormi depuis des années. Il ne fait que me regarder, sans bouger, les bras pendant le long de son corps. Mon cœur s'accélère, je sens un frisson désagréable monter le long de ma colonne vertébrale jusque dans ma nuque.

Le moniteur cardiaque s'emballe au même rythme que mon cœur. L'homme s'avance très lentement vers moi. Plus il approche, moins j'ai envie de le voir approcher. Mes pulsations accélèrent encore. Une infirmière débouche dans la chambre au même moment, inquiète de voir mon rythme cardiaque augmenter si vite et si fort. La chose a disparu, comme si elle n'avait pas été là, ou comme si elle avait été un pur produit de mon imagination. Je ne comprends pas ce qui vient de se passer. Est-ce un effet secondaire de ma médication ? Mon imagination qui fait des heures supplémentaires ? J'ai pourtant toujours été quelqu'un de très cartésien, sans goût prononcé pour le surnaturel ou l'horreur. Toutefois, ce que je viens de voir me laisse (encore plus) sans voix.

L'infirmière est attentionnée et minutieuse. Elle remarque d'emblée que j'ai les yeux ouverts. Elle me pose quelques questions, mais comprends rapidement que je suis incapable de lui répondre. Je lui transmets mes réponses en clignant des yeux. Seigneur si j'avais pu connaître le code Morse, je lui aurais raconté ce que je viens de voir. Toutefois je ne sais même pas ce que j'ai vu. Elle quitte la chambre, et me laisse me rendormir.

Cette fois encore, j'ignore combien de temps j'ai dormi. Mon sommeil ne me paraît être véritablement qu'un saut dans le temps durant lequel il ne s'écoule que quelques secondes. La pièce est toujours sombre avec les lumières baissées au minimum. J'en conclus que nous sommes encore au milieu de la nuit. Cette fois c'est un son qui trouble ma paix et ma tranquillité. Le son agaçant de quelqu'un qui murmure près de nous. Comme lorsque nous sommes au cinéma et que nos voisins s'obstinent sur l'identité du tueur en série masqué. Normalement, ce son aurait dû déclencher agacement, voir même colère chez l' impatient que je suis. Toutefois, après le dernier événement, c'est plutôt un nouveau frisson qui me parcourt l'échine. Les murmures sont tout près de moi, sur ma gauche cette fois.

Je n'arrive pas à percevoir le sens de ce qui est dit à cause des nombreux appareils dans la chambre. Je sens toutefois que le murmure se déplace. C'est là que je le vois pour la seconde fois. La chose est sur ma gauche et marche en tournant autour de mon lit, en me fixant du regard. Son « visage » est vide de toutes formes d'expression. Je peux mieux le voir, même si j'aurais préféré ne jamais poser mes yeux sur lui. Une fascination morbide me saisit, et je ne le quitte pas des yeux.

Sa peau est aussi blanche que sa chemise. Son visage est parcheminé, ridé, et je me rends compte que je ne distingue pas ses yeux, je me demande même s'il en a. Il me fixe pourtant en marchant d'un pas très lent et silencieux. J'essaie d'attraper la sonnette d'alarme qui repose à quelques centimètres de ma main droite, mais mon bras refuse de bouger d'un iota. La chose s'avance un peu plus en me fixant. Tout ce que je souhaite c'est de voir une infirmière entrer pour vérifier si tout va bien. Mon cœur s'emballe à nouveau. J'ai l'impression de perdre le contrôle de mon rythme cardiaque. La chose est maintenant à mon chevet, sans jamais cesser d'émettre ce son semblable à un murmure. Je vois ses lèvres remuer, mais je suis incapable de percevoir le sens de ses mots. Je comprends qu'elle s'adresse à une autre silhouette similaire qui se dresse dans l'embrasure de la porte. Comme s'ils parlaient de moi. En fait, j'ai la sinistre certitude que c'est le cas.

La première chose est vraiment trop près de moi, elle doit être à moins d'un mètre de ma main droite. Je frissonne d'une manière incontrôlable. Mes membres tremblent et me font un mal de chien. La douleur est lancinante, pesante même. Des larmes coulent du coin de mes yeux. Je peine à respirer malgré l'appareil en place dans ma bouche et ma gorge. Je ferme les yeux, souhaitant la fin de ce cauchemar, car ce ne peut être que ça. Il faut que ce soit ça. Je vais rouvrir les yeux et me rendre compte que je suis sur mon sofa, dans mon appartement, que la télévision est encore allumée ou que j'ai laissé tomber le dernier livre que je lisais avant de m'endormir entre deux chapitres. Si c'est le cas, pourquoi ai-je autant de mal à respirer ?

Une alarme retentit dans la pièce. Elles sont trois infirmières qui entrent en courant dans la chambre. Bien entendu, mes visiteurs n'y sont plus. J'entends la plus âgée des trois donner des directives aux deux autres, qui s'affairent à vérifier si le tube sensé m'aider à respirer fonctionne bien. Mon torse se soulève à nouveau, mue par la force de l'oxygène projeté dans mes poumons. L'infirmière plus âgée revient sur ma droite et place la clochette dans la paume de ma main.

- Mr. Landry, est-ce que vous m'entendez ?

Deux clins d'œil pour répondre « oui ».

- Je vous ai mis votre cloche dans la main, est-ce que vous êtes capable de bouger les doigts pour l'activer ?

Trois clins d'œil pour répondre « non »

- C'est bien ce que je pensais. (Elle se tourne vers ce qui semble être la plus jeune du trio), Marjo, tu vas laisser un message à Hélène, je veux un service privé pour un patient en STAT. S'il est pas capable de sonner en cas de problème, je veux qu'il y ait quelqu'un qui veille sur lui 25 heures sur 24, est-ce que c'est clair ?

- Je te fais ça tout de suite, lui répond la plus jeune.

J'ouvre les yeux, pour me rendre compte que mon corps refuse encore de répondre aux moindres commandes que je lui donne. Les muscles de mes bras et de mes jambes sont raides et tendus, sans que je ne puisse rien faire pour les détendre, je suis bloqué ainsi, et tout mon corps me fait mal. Je perçois le flot d'une conversation dans le coin derrière moi. C'est mon père qui discute avec une autre personne, sans doute l'infirmière ou une préposée qui veille sur moi. Je sens à nouveau l'impuissance dans la voix de mon père, lui si fier, si fort, jamais malade ni ébranlé par les épreuves. Je le sens démuni face à ce qui m'arrive. J'aimerais le rassurer, lui dire de consoler Maman qui doit pleurer comme une Madeleine à la maison, du moins entre deux verres de Cognac, parce que c'est clair que ma mère a lancé son jeton de cinq ans des Alcooliques Anonymes aux poubelles en me voyant ainsi.

Toute la journée, c'est le même manège qui se répète. J'ai l'impression de ne pouvoir rester éveillé que quelques minutes à la fois avant de fermer les yeux et de me retrouver quelques heures plus tard. À au moins trois reprises, je crois entrevoir le visage blanc et parcheminé de mes visiteurs en train de m'observer dans l'embrasement de la porte. Chaque fois, cela ne dure que le temps d'un battement de cœur, comme une hallucination ou une image qui demeure imprégnée sur la rétine et qui disparaît après quelques secondes.

La journée se termine, du moins je le crois. Je vois les lumières baisser, le personnel changer. Près de moi une nouvelle préposée prend le relais. J'appréhende la venue de la nuit. J'aimerais que les médicaments soient suffisamment puissants pour m'aider à dormir une nuit sans me réveiller. Quelque part dans mon esprit, je suis convaincu que même le médicament le plus puissant ne ferait pas cet effet.

J'ignore quelle heure il peut être. Tout ce que je suis en mesure de dire, c'est qu'il fait soudainement plus noir qu'à l'habitude dans l'unité des soins intensifs.

Je reprends mes sens difficilement, comme si j'émergeais d'un bassin de neige fondue. Avant même de pouvoir ouvrir complètement les yeux, je les entends, les murmures, les chuchotements, cette fois si près de moi que je peux sentir l'haleine de mes visiteurs. Je dis « mes » visiteurs parce qu'ils sont maintenant deux, un de chaque côté de mon lit. Le troisième se tient toujours au même endroit, dans l'embrasement de la porte. Cette fois, mon cœur explose, je sens mon rythme cardiaque presque doubler. Il bat si vite que je me sens mal, je peine à respirer. La préposée assise près de moi lève enfin les yeux de son roman et m'observe avec curiosité et un peu d'inquiétude. Elle ne voit pas ces deux créatures sans visages penchées vers moi et dont les mains frôlent mon visage. Je peux presque sentir la texture humide et craquante de leur épiderme froid. Comme des feuilles presque mortes après la pluie d'octobre.

Cette fois je n'en peux plus. Je trouve, je ne sais où, la force de gémir et grogner malgré mon tube dans la gorge. J'aimerais hurler ma peur, non, ma terreur. Je suis convaincu que sans la sonde urinaire branchée à ma vessie, je serais en train de mouiller mon lit. Mes yeux vont et viennent entre les trois silhouettes. Je réussis, je ne sais comment à activer la clochette d'alarme. Deux infirmières accourent dans ma chambre. Je pourrais les entendre se donner des conseils et des ordres, mais les chuchotements et les murmures sont devenus cacophonie à mes oreilles. On m'injecte un médicament quelconque sans jamais toucher les visiteurs. Ces derniers sont si près de mon visage, le moindre contact va me rendre fou de dégoût et de révolte, je le sens. Je pleure à nouveau, pleure de douleurs car mes membres me font souffrir tellement je veux les bouger pour m'enfuir. Je pleure car j'aimerais voir mes parents à cet instant. Je suis convaincu que si mes parents étaient là, ils les feraient partir. Soudainement je ne suis plus cet adulte de 34 ans avec une belle carrière. Je suis un enfant de huit ans en plein cauchemar qui hurle pour que sa mère vienne le chercher dans son lit pour le sauver.

Cette fois, la troisième silhouette s'avance jusqu'au pied de mon lit. Encore une fois, j'ai l'impression que le personnel soignant l'évite à dessein. Comme s'il sentait sa présence sans le voir, faisant chaque fois un ou deux pas de plus sur la gauche pour ne pas le toucher. Mon cœur n'en peut plus, j'ai l'impression d'être un colibri. Le moniteur cardiaque s'emballe, puis soudain, les pulsations sont remplacées par une tonalité longue et aigue. Je suis certain d'entendre une infirmière hurler les mots « code bleu », mais ce n'est peut-être que mon âme en délire qui fabule.

Les pleurs de ma mère griffent mon cœur. Ceux de mon père, que je n'ai jamais vu pleurer de toute ma vie, encore plus. Je ne vois mon frère nulle part. Mes parents sont assis sur ces chaises métalliques et inconfortables, écoutant le médecin leur expliquer quelque chose dont je ne saisis pas le sens. Comme si ses mots ne voulaient plus rien dire. Sur le lit, repose un corps recouvert d'un drap blanc. Comment se fait-il que je sois témoin de cette scène ? Qui repose sous le drap ? Le docteur dévoile mon corps à mes parents, leur expliquant quelque chose qui fait fondre ma mère en larmes. Je me rends compte que je suis debout, tout à côté de l'embrasement de la porte. À mes côtés, trois silhouettes familières qui chuchotent et murmurent. Cette fois je comprends leur signification. Je sors de la pièce. Je tourne la tête dans toutes les directions et partout, peu importe où je regarde, je vois des silhouettes similaires à la peau parcheminée. Toutes ont le même sourire mauvais de satisfaction. Je ne peux m'empêcher de faire de même. Sachant que je le ferai pour l'éternité...

Mathieu Ferland

Classiques à redécouvrir par les amateurs de réalité étrange

Cinéma

SOS FANTOMES (1984)

Réalisé par Ivan Reitman, avec Bill Muray.



GHOST (1990) - Réalisé par Jerry Zucker, avec Demi Moore et Patrick Swayze.

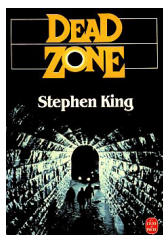


6ème SENS (1999) – Réalisé par M. Night Shyamalan, avec Haley Joel Osment et Bruce Willis.



LES AUTRES (2009) – Réalisé par Alejandro Amenabar, avec Nicole Kidman.

Romans de Stephen King

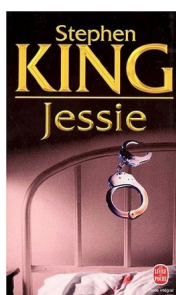
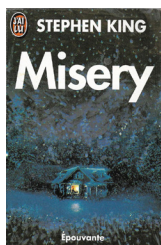


SHINING, L'ENFANT LUMIÈRE (1977)

Adapté au cinéma par Stanley Kubrick, avec Jack Nicholson (1980).

DEAD ZONE (1979)

Adapté au cinéma par David Cronenberg, avec Christopher Walken (1983).



MISERY (1987)

Adapté au cinéma par Rob Reiner, avec Kathy Bates et James Caan (1990)

JESSIE (1992)

Adapté au cinéma par Mike Flanagan, avec Carla Gugino et Bruce Greenwood (2017)

LE DÔME (2009)

Adapté pour la télévision en 2013.